

BULLETIN SALESIEEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes N. 1, Nice

SOMMAIRE — Les Oratoires de Dieu et les récréations de Satan — Les Missionnaires Salésiens en Patagonie — Grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice — Numéros gagnants de la petite loterie — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs — Nouvelle Publication.

LES ORATOIRES DE DIEU

ET

LES RÉCRÉATIONS DE SATAN.

Il fut un jour où Satan, transporté d'orgueil, fier des prérogatives que lui avait confiées le Très-Haut, enivré de la gloire dont il reflétait les rayons, prononça ces terribles paroles conspiratrices: « Je m'élèverai au-dessus des nues et je me ferai l'égal du Tout-Puissant. » Dès-lors, lui déclarant ainsi qu'à ses œuvres une guerre à outrance, et commençant un combat acharné, cent fois avec les siens il revient à l'attaque, cent fois il est repoussé, jusqu'à ce que, irrité de son audace criminelle, l'Eternel ordonna que tous ces insurgés fussent précipités au plus profond des abîmes d'où ils ne sortiront jamais.

Notre intention n'est pas de repasser un à un les mauvais artifices du démon pour empêcher ou détruire les œuvres du Seigneur au préjudice de ses élus; dans ces derniers temps il a usé de son extrême

malice en déchaînant sa haine implacable contre les Oratoires Catholiques, contre cette institution précieuse qui est la planche de salut de la jeunesse, œuvre si éminemment utile, qu'on pourrait l'appeler une pieuse trouvaille de l'industrielle charité inspirée de Dieu.

La franc-maçonnerie, qui paraît être une incarnation vivante de l'esprit infernal, s'est révoltée d'une manière violente contre ces Oratoires, et convaincue qu'ils sont un moyen très-efficace pour infuser dans les esprits et les cœurs des idées et des sentiments nobles et généreux, elle a résolu de les combattre ouvertement, de les discréditer, de les rendre suspects, de les avilir et les anéantir même, si cela lui était possible. En effet, dans une récente brochure qui recèle tout le venin de l'antique serpent, les franc-maçons ont l'insolence d'écrire ces superbes paroles: « Notre société a raison de s'occuper sérieusement des moyens propres à se débarrasser de certaines institutions qui nuisent au progrès et au bonheur du pays. » La bonne intention!

N'est-ce pas Satan et sa suite qui ont nommé mal ce que Dieu appelle bien, pernicieux au progrès du pays ce qui le développe, qui en élargit la voie, ce qui est infiniment avantageux au bien-être des individus, de la famille, de la société en général?

Après cette dérisoire et cynique assertion, les ennemis des Oratoires passent à la question des armes qu'ils emploieront, et se

flattant déjà d'une espérance de réussite, ils s'écrient: « Nous combattons les Oratoires Catholiques en leur opposant les récréations maçonniques; » cela disant, les voilà mis à l'œuvre à Milan, et bientôt ils commenceront dans les autres villes. Les récréations du démon sont donc mises en opposition aux Oratoires de Dieu; les asiles de l'innocence et de la vertu en balance avec l'impiété et la corruption.

En vérité, disons-le franchement, que veut-on faire dans ces récréation-là? Tout l'opposé de ce qui est en pratique dans les Oratoires: substituer le vice à la vertu, le dévergondage et la corruption à l'innocence et aux bonnes mœurs. Ici, par le moyen d'amusements honnêtes, on entretient les jeunes gens pendant les jours de fête pour les empêcher de mal faire sur les voies publiques, tandis que là on veut les attirer pour les éloigner de l'Eglise, de la morale et de la sagesse. Dans les Oratoires, les récréations sont surveillées afin qu'il ne se produise aucun désordre et que l'on n'y tienne pas de mauvais propos; les récréations maçonniques, au contraire, laisseront le champ libre aux entretiens immoraux; sans discipline et sans frein, ils pourront dire et faire ce qu'ils voudront au détriment de leur conscience, de leur âme, de leur éternité. Dans les Oratoires, on apprend à chanter des hymnes et des cantiques de louange à Dieu, à la Vierge Immaculée; les autres veulent enseigner à rendre hommage aux humaines passions, au libertinage surtout. Ici nous instruisons les enfants des principes de la religion pour les attacher à sa beauté céleste, nous les exhortons aux œuvres de piété, nous leur en donnons l'exemple; ils sont heureux de les mettre en pratique; là, dans ces récréations diaboliques, on n'y parle ni de Dieu, ni du salut de l'âme, ni du Paradis, ni de l'enfer, ou bien l'on n'en parle que pour s'en moquer; l'on ôte à l'enfant tout ce qu'il a de divin; au lieu de l'humaniser, on le bestialise en quelque sorte par des principes extravagants qui en feront un mauvais sujet dangereux pour la société. Nous élevons le cœur au bienfait d'une religion pacificatrice, nous le nourissons du pain qui le fortifie contre les attaques de l'esprit malin; il y puise une substance saine qui corrige ses instinct vicieux, ses inclinations désordonnées. Nous formons l'enfant aux habitudes de l'ordre, à la probité, à l'honneur, au respect de l'autorité, nous le préparons à devenir un habitant du ciel. Ceux là ne pensent pas ainsi. Ils

veulent lui donner des leçons insensées, des livres infâmes qui le pervertiront en lui inspirant la haine contre l'Eglise, la famille, et la société; ils font des sectaires, des communards, ou pour mieux dire, des voleurs et des bandits, de futurs locataires des demeures infernales.

Nos Coopérateurs et Coopératrices déduiront de ce fait combien leur zèle doit se maintenir à la hauteur de la mission qu'ils remplissent sur cette terre; nous apprenons de nos adversaires l'utilité, la nécessité des Oratoires, et par conséquent combien il est de notre devoir de leur consacrer avec désintéressement tout ce qui est en notre pouvoir de zèle et de générosité. Aujourd'hui plus que jamais les dangers que court la jeunesse sont si nombreux, que nous ne saurions être assez industriels pour l'instruire et lui faire aimer la vertu. Dans les pays les plus peuplés, dans les villes particulièrement, un bon nombre de garçons n'apprennent pas le catéchisme parcequ'étant pauvres et devant gagner leur pain, ils sont employés ou dans les bureaux ou aux travaux de la campagne. Ceux-là même qui fréquentent l'école, n'étudient pas suffisamment leur doctrine, parceque l'enseignement en a été aboli, ou bien à cause du peu de goût avec lequel le maître l'enseigne, surtout si ses croyances sont assez peu affirmées pour qu'il y attache peu d'importance, ou qu'il n'en fasse pas matière d'examen. Il ne reste donc aux enfants qu'une demi heure disponible pour l'apprendre de vive voix de leur curé; mais combien y en a-t-il qui, par la négligence des parents ou par le mauvais exemple des compagnons, restent chez eux pendant cette demi heure même, ou vont aux jeux et aux passe temps au lieu de se rendre à l'église?

D'un autre côté, si nous considérons tant d'ignorance, tant de périls qui entourent l'enfant au milieu d'une si grande perversité, en face des exemples scandaleux dont il est témoin, des paroles impies qui résonnent à son oreille, à quoi servent trente minutes d'instruction religieuse par semaine? Si du moins elle était bien employée! si le catéchiste pouvait la donner d'une manière correcte, irréprochable! si les auditeurs voulaient être attentifs pour en tirer tout le profit possible! Mais qui ne sait que le plus souvent, à cause de la turbulence des uns, des distractions des autres, de l'impatience même de celui qui enseigne, cette demi heure s'écoule sans que l'on ait pu apprendre une seule de-

mande du Catéchisme? De là vient que souvent on rencontre des jeunes gens, hélas! trop initiés dans le mal, et qui tout-à-fait ignorants en fait de religion, sont dans l'impossibilité de faire leur première Communion, et peut-être de recevoir l'absolution de leurs péchés. Que deviendront ces malheureux? que seront leurs enfants? quel sera le sort de tant de familles? Ah! qu'il est à craindre que dans toutes ces âmes il ne reste bien peu de chose du caractère de chrétiens, de ce caractère ineffaçable imprimé sur les fonts-baptismaux!

Mais quoique en supposant que les jeunes gens reçoivent d'assez bon gré l'instruction religieuse, sera-ce un moyen suffisant pour les éloigner du vice et les rendre bon chrétiens? Ils sont à l'église de neuf heures jusqu'à dix, me dira-t-on? une heure ne suffit pas, réellement. Presque partout, les jours de fête, la jeunesse est abandonnée à elle-même, et sur les places, dans les rues, partout, on voit des enfants livrés à leur capricieuse volonté. Dans la belle saison, beaucoup s'en vont à la campagne; loin du regard de leurs parents, entraînés à des parties de plaisir souvent illicites et déshonnêtes, n'entendant que des paroles obscènes, des plaisanteries dégoûtantes, des imprécations abominables, ils passent ainsi les heures de l'office divin. D'autres, pendant ces jours de chaleur, vont sur le rivage de la mer, sur les bords d'un fleuve ou d'une rivière, dans les bois, dans ces antres ténébreux où la lumière ne pénètre jamais; là, seuls, fuyant le jour, (il répugne de le dire) leur âme semble tomber en dissolution. Quelle horreur! quel spectacle alarmant! ces enfants, ces rois de la création, vont souiller leur dignité, perdre l'auréole brillante qui embellissait leur front, s'avilir, se décomposer, se dénaturaliser! Ah! que de lous ravisateurs! que d'agneaux sacrifiés! que d'innocentes victimes tombent sous les serres du monstre infernal!

Mais n'y a-t-il pas quelque remède, quelque préservatif à un pareil désastre? Oui, il en est un; il faudrait que les pères et mères ou quelque suppléant fussent plus attentifs sur leurs propres enfants, qu'ils les conduisissent à l'église, ou du moins qu'on les tint sous la surveillance de quelqu'un pour qu'ils ne fussent pas maîtres d'une liberté qui leur est dangereuse et fatale.

Ce que vous dites là est-ce possible de de nos jours? me répondra-t-on peut-être. C'est une folie, du moins, de l'attendre de la majeure partie des familles pauvres ou

mercenaires. En admettant même que des garçons de 10 et de 15 ans soient conduits aux instructions des adultes, n'est-il pas vrai que le plus souvent elles ne sont pas à leur portée, que c'est un pain où ils ne peuvent pas mordre? Quelquefois aussi, faute de discernement, leur intelligence trop impressionnable se laisse surprendre par les remontrances délicates faites aux adultes, et ce qui est un remède pour ceux-ci est un poison subtil pour ceux-là. Ne voit-on pas également dans presque toutes les églises paroissiales, aux offices divins, et surtout pendant l'instruction religieuse, le plus grand nombre de garçons assis sur les degrés de l'autel, troublant l'ordre, interrompant quelquefois le prédicateur par leur dissipation? Or donc, comment corrigerait-on ces abus? comment éviterait-on ces inconvénients? — La création des Oratoires serait le corollaire naturel et nécessaire de ce problème; là on suppléerait aux devoirs des parents, on ferait à l'égard des enfants ce que les curés eux-mêmes ne pourraient faire pour leurs avantages spirituels.

Oui, l'Oratoire est un puissant moyen de salut pour la jeunesse. L'enfant est avide et a besoin d'amusements; à l'Oratoire il en trouve sans courir aucun danger. Il lui faut de l'instruction; on la lui donne aussi étendue que le permettent ses facultés intellectuelles et les instants dont il peut disposer. Il convient de le soustraire à la contagion des mauvais exemples; à l'Oratoire, il en est à l'abri sous la surveillance de ses maîtres et de son Directeur. Son cœur demande des amis qui lui fassent connaître ses torts, qui l'avertissent de ses défauts, qui l'en corrigent et l'empêchent de tomber dans de plus graves; enfin il doit connaître les règles de la civilité chrétienne, de la vie sociale; il trouve toutes ces précieuses choses dans un Oratoire bien dirigé, pourvu de tout ce qui est nécessaire à la bonne éducation d'un jeune homme, et peut-être se plaira-t-il dans ce milieu beaucoup plus qu'au sein de sa famille. Disons-le sûrement: l'Oratoire Catholique est pour l'enfant un asile d'innocence, une école de religion, une chaire de civilité et de savoir-vivre. Heureuses sont les paroisses où fleurissent de telles institutions! On ne saurait assez bénir la mémoire de tous ceux qui sacrifient leur repos, leurs sueurs et leur argent en faveur d'une œuvre si profitable à l'humanité.

Ces considérations étant faites, qui serait surpris que le démon et l'impie voient de mauvais œil les Oratoires, les persécutent,

les maudissent, les calomnient, et tâchent de les mettre en lutte avec ces récréations dont nous avons parlé? l'enfer ne fait que son devoir; à nous de faire le nôtre. Malheureusement nous voyons dans certains endroits que, sous de fûtiles prétextes, les Oratoires et ceux qui les dirigent sont l'objet des vexations de la part des personnes qui devraient les premières faciliter leur réussite, les encourager et les soutenir; franchement c'est user de la plus fine charité quand on se limite à dire qu'elles sont aveugles ou qu'elles ont perdu le sens commun. Que ceux donc que le Ciel appelle à prendre part à cette entreprise, à s'y associer, ne se laissent décourager ni par la froideur ni par les contradictions des hommes; mais confiants en Dieu et en la bonne cause qu'ils défendent, unis à l'Eglise qui les bénit, leur devoir est de poursuivre la tâche qu'ils ont entreprise. Qu'il se souviennent que Jésus-Christ fut repris de laisser approcher de lui les petits enfants et qu'il blâmait ses disciples de leur en faire la défense; qu'ils n'oublient pas non plus que l'Apôtre de Rome, S^t Philippe de Néri, s'attira du mépris et des persécutions pour un si noble motif; qu'ils ne perdent pas de vue que l'Oratoire de S^t François de Sales prit son origine à la vue des châtements que l'on infligeait à un enfant dans une sacristie de Turin; qu'il a triomphé et qu'il triomphera encore de toute l'hostilité dont il est l'objet. Pour faire le bien et lutter contre les difficultés, il faut avoir du courage; il faut savoir vaincre le monde qui met de la malice dans tout ce qui est bien. Plus la fatigue du combat aura été pénible, plus la récompense et la victoire en seront douces à nos cœurs.

LES MISSIONNAIRES SALÉSIENS

EN PATAGONIE.

Une des dernières lettres de M. Costamagna, Missionnaire Salésien, nous annonçait qu'après un long et fatigant voyage, lui et ses compagnons étaient arrivés à Carrhué, centre du désert des Pampas; que là il avait eu une entrevue avec le cacique Manuel Grande Eripaylà, et qu'il eut la satisfaction de baptiser plusieurs Indiens de cette nombreuse tribu. Nous savons maintenant qu'après un autre pénible trajet, ils ont traversé le Rio Colorado et sont arrivés au Rio Negro qui est la dernière limite des Pampas; c'est là aussi que commence la Patagonie. Nous rapportons

ici, traduite de « l'Amérique du Sud de Buenos-Ayres, » la correspondance de Monseigneur le Vicaire Antonio Espinoza, envoyé par l'Archevêque aux Missionnaires Salésiens, pour leur servir de guide dans ce périlleux voyage.

Patagones, 16 Juin 1879.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Après 328 lieues de chemin, nous voici, grâce à Dieu, arrivés en Patagonie. Nous avons fait ce voyage presque tout le temps à cheval en souffrant la faim, la soif, l'insomnie et toutes les contrariétés adhérentes au manque du nécessaire, car nous avons été obligés de nous nourrir de viande sèche de cheval et d'âne.

A tout cela se joignait un froid glacial qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os, sans que nous pussions trouver ni une cabane ni une tente pour nous remettre un peu de la crudité du temps, qui nous a beaucoup éprouvés, notamment pendant les nuits.

Notre route de Carrhué au Rio Colorado n'était qu'une délicieuse promenade en comparaison de tout ce que nous avons enduré depuis pour arriver jusqu'à Patagones. Nous remercions néanmoins la divine Providence de ce que nous n'ayons pas souffert davantage, car malgré la rude saison où nous sommes, il a fait un temps relativement assez beau; ni la neige ni la pluie ne nous ont assaillis. A travers tant de souffrances et d'ennuis, nous avons eu la douce consolation de faire quelque peu de bien parmi ces malheureux sauvages qui ne jouissent pas encore des bienfaits de notre sainte Religion et du mérite des vertus chrétiennes.

Le 12 Mai nous abandonnâmes les rives du fleuve Colorado pour continuer notre marche; le deuxième jour nous rencontrâmes le colonel Villegas à la tête de la division qui venait de Trenquelanquen et formait l'avant-garde de l'expédition. A sa suite venaient plusieurs familles indiennes trouvées sur la route; nous administrâmes le baptême à vingt-deux enfants, au-milieu d'une vaste plaine, sous l'immense voûte des cieux; cette cérémonie nous remplit de joie.

Le mauvais état de ma santé ne me permit pas de poursuivre la route avec M. le Ministre de la Guerre; mais le courageux Salésien, Don Costamagna, et le catéchiste Botta qui accompagna cet infatigable Missionnaire, se joignirent à la division du colonel Villegas qui arriva le 24 Mai à Choele-Choele, sur les bords du Rio Negro.

Quant à moi, n'étant pas très-robuste et craignant la rigueur du froid, je profitai du fourgon de campagne, et je rejoignis mes compagnons quatre jours après.

Déjà M. Costamagna, avec le zèle qui le distingue, avait commencé, vers la fin du jour de son arrivée, à instruire un grand nombre d'Indiens adultes pour les mettre en état de recevoir le baptême; nous fûmes tous trois récompensés de nos fatigues et de nos souffrances par les prémices que nous offrîmes à Dieu sur les bords splendides du Rio Negro.

Le 1^{er} Juin, jour de la Pentecôte, assisté des deux Missionnaires Salésiens, au-milieu d'une ma-

gnifique plaine, je célébrai en plein air le S. Sacrifice de la Messe. Le Général était présent avec son Etat-Major et le bataillon, tous en grande tenue. Rien n'est si attendrissant que de voir ces vaillants soldats dans un désert, s'incliner devant le Dieu des armées et reconnaître qu'à Lui seul ils devaient le succès de cette expédition ! Quel doux souvenir pour nous ! quel beau jour !

Pour la première fois l'Hostie Sainte, le divin Agneau s'immolait sur ces lieux ! Pour la première fois l'étendard de la Croix bénissait ce sol du barbare et du malheureux sauvage ! A la fin de la S. Messe, on chanta solennellement un *Te Deum*; nous primes ainsi possession de la terre patagonienne et nous baptisâmes aussitôt soixante Indiens qui furent incorporés dans différents bataillons de notre armée.

Le 2 Juin M. Costamagna administra le baptême à vingt-deux enfants indiens ; à trois fils de chrétiens et à quatorze adultes indiens. Le 4 Juin il en baptisa encore 9 autres de la division du commandant Winter, lesquels n'avaient pu, deux jours auparavant, recevoir le baptême, faute de préparation suffisante.

Le lendemain après que M. le Ministre eut fait une reconnaissance à Nauquen avec une partie de sa troupe, nous partîmes pour Patagones ; au bout de cinq jours de marche nous arrivâmes à la colonie Concesa, où nous baptisâmes une cinquantaine de petits enfants. Nous célébrâmes la S. Messe à laquelle assistèrent les Autorités et toutes les familles de la colonie.

La colonie Concesa se trouve à 40 lieues de distance de Patagones ; nous les franchîmes en deux jours de marche. En passant par la Guardia Mitre, nous baptisâmes un adulte et un jeune enfant.

Partout où nous passions, on nous recevait avec des transports de joie ; ces bonnes gens ne pouvaient se consoler du départ des Missionnaires qu'en leur promettant un retour prochain, ainsi que nous l'espérons, avec l'aide de Dieu.

Le 12 Juin enfin, nous arrivâmes à Patagones ; aussitôt l'on se mit en train de commencer la mission, une Messe fut chantée et M. Costamagna fit la première prédication. Nous attendons des fruits abondants pour le Ciel. Dès que nous aurons terminé ici, nous nous internerons de nouveau dans le désert pour catéchiser plus à notre aise tous ces pauvres Indiens qui attendent des Missionnaires leur bien-être spirituel et matériel, la civilisation et la religion.

Affectueusement votre
ANTONIO ESPINOZA.

GRACE OBTENUE

par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que Marie, Auxiliatrice des chrétiens, se rend souvent propice à ceux qui l'invoquent sous ce titre avec une entière confiance. Cette lettre, qui nous est parvenue dernièrement, est une preuve des grâces

que l'on peut obtenir par sa puissante intercession ; tous les jours nous en recevons d'analogues, ce qui donne lieu de croire que notre Sanctuaire deviendra un lieu de prédilection comme tant d'autres où des miracles s'accomplissent, malgré que les moralistes de l'Ecole Voltaire veuillent en dénier l'authenticité :

MON TRÈS-RÉVÉREND,

Le 3 de ce mois d'août, une de mes filles, âgée de dix ans, perdit subitement l'usage de la parole. Le médecin que j'appelai aussitôt, très-expert dans son art, la trouva dangereusement malade. Il est inutile de vous dire que toute la famille fut plongée dans la plus grande consternation. Tous les moyens imaginables furent employés pour sauver mon enfant ; comme je ne voyais la réussite d'aucun et que le mal empirait toujours, nous eûmes recours au ciel ; j'allumai une lampe devant l'image vénérée de Marie pour obtenir la guérison de ma petite malade.

Mais les heures passaient et le mal faisait de très-rapides progrès malgré les visites fréquentes du médecin qui ne savait quel autre remède lui appliquer. Toute espérance perdue, et voyant que l'enfant n'avait que quelques instants à vivre, nous nous jetâmes aux pieds de Marie en l'invoquant Auxiliatrice des chrétiens, et nous commençâmes une neuvaine en réchant trois *Salve Regina*.

Ce ne fut pas en vain ; cette bonne Mère céleste nous avait exaucés, car à partir de ce moment nous eûmes quelques rayons d'espérance, et peu d'instants après la grâce nous était accordée. Vers neuf heures ma fille s'endormit ; à trois heures, elle se réveilla tranquillement et se met à parler sans le moindre symptôme de maladie. Quand le médecin est revenu la voir, elle lui a dit : « J'ai eu sur le visage la pâleur de la mort ; je l'ai échappé bien belle ! »

Si vous le croyez opportun, je désirerais que cette faveur que j'attribue à l'intercession de Marie Auxiliatrice, fût publiée en témoignage de ma vive et profonde reconnaissance ; elle pourrait également servir à augmenter la confiance et la foi en la puissante protection de la Mère de Dieu.

Afin que Marie Auxiliatrice daigne toujours protéger ma famille dans ses besoins spirituels et temporels, je vous envoie cette petite offrande pour l'embellissement de son Sanctuaire.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect,

VICTORIA CAFFÙ.

Villanova d'Ardenghi, 20 août 1879.

NUMÉROS GAGNANTS

. de la petite loterie.

Le 30 du mois dernier a eu lieu, à l'Hôtel-de-Ville, le tirage de notre loterie, en présence des Autorités Municipales. Les Coopérateurs trouveront les N^{os} gagnants dans le supplément joint au Bulletin.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE VI.

L'Oratoire à St Pierre-ès-Liens. — La servante du Curé. — Une lettre. — Un triste accident. — L'Oratoire ambulant transféré à la Maison Moretta. — Causerie. — Le Clergé de Turin. Nouveau congé.

L'origine de notre Oratoire pourrait être comparée à l'histoire de nos anciens Patriarches ; de loin en loin, comme eux, il enlevait la tente d'un endroit pour la fixer dans un autre.

Cela rappelle que quelquefois notre cher Don Bosco s'encourageait à espérer que tôt ou tard Dieu finirait par nous donner une Terre Promise dans laquelle nous pourrions nous stabiliser enfin. Nos espérances ne furent pas vaines, comme on le verra dans la suite.

Obligé de déloger de St Martin, ainsi que nous l'avons raconté dans notre numéro précédent, Don Bosco demanda au Conseil Municipal de vouloir bien l'autoriser à réunir ses jeunes gens à la cour et à l'Eglise de N. S. Crucifié, communément appelée St Pierre-ès-Liens. Le contrôleur, et en général tous les membres du Conseil, convaincus du peu de fondement des plaintes qui avaient été portées contre nous, adhérèrent sans objection à la demande de D. Bosco, d'autant plus volontiers, qu'elle était revêtue d'une recommandation de Monseigneur Fransoni, ce qui ne contribua pas peu à leur bienveillance à son égard.

Ainsi donc, après deux mois de halte près des Moulins de la ville, nous fûmes transférés à cet autre lieu plus commode et plus convenable que le dernier. Le grand vestibule, la spacieuse cour, et l'église surtout très-appropriée aux cérémonies religieuses, ranimèrent bientôt notre enthousiasme poussé jusqu'aux dernières limites. Hélas ! il fut d'une courte durée, car à peine avions-nous mis les pieds sur notre nouveau domicile, notre bonheur se changeait en une affligeante amertume ; nous semblions condamnés à de continuelles pérégrinations ! Près de ce cimetière se trouvait un ennemi redoutable ; ce n'était pas un de ces nombreux cadavres qui venait nous disputer le morceau de terrain sur lequel nous allions apprendre à bien vivre pour bien mourir, mais plutôt un spectre vivant... C'était... la servante du Curé. À peine eut-elle entendu nos chants, et surtout nos criaileries, qu'elle sortit de la maison comme une furie. La coiffe mise de travers, les mains sur les hanches, elle se mit à nous apostropher sur le ton de cette gracieuse éloquence qui caractérise la langue de vipère de ces terribles femmes vulgaires. On eût dit, à l'entendre parler, que chien, chat et poule avaient voulu former un concert ; l'orage et la tempête ne s'annoncent pas avec plus de fracas. Don Bosco s'approcha

d'elle courtoisement pour la calmer en lui faisant observer que les jeunes garçons n'avaient aucune mauvaise intention, qu'ils s'amusaient tout simplement sans faire le moindre mal ; mais c'était parler à un sourd, ou du moins à un sourd qui ne veut pas entendre.

Loin de pouvoir la tranquilliser, elle vociférait de plus en plus, et le pauvre D. Bosco dut se résigner à se laisser débiter tout un vocabulaire de grossièretés et de sottises.

Pour mettre fin à ce fâcheux incident, il donna l'ordre de cesser la récréation ; nous rentrâmes à l'église, il commença le catéchisme qui fut suivi de la récitation du chapelet. Nous partîmes ensuite dans l'espoir de n'être pas dérangés le dimanche suivant. Quelle erreur ! pour la première et dernière fois nous nous recueillîmes dans ce lieu.

Le soir du même jour, M. le Recteur T. étant de retour chez lui, la domestique s'empressa de qualifier D. Bosco et les siens de profanateurs du Lieu Saint et de fine fleur de canaille ; elle fit si bien que son maître fut contraint à porter plainte contre nous à la police.

Sous la dictée de cette furibonde, il écrivit une lettre avec tant d'apreté, que l'ordre fut immédiatement donné d'arrêter celui d'entre nous qui commettrait l'imprudence de retourner à St Pierre-ès-Liens.

C'est avec douleur qu'il faut l'avouer : le Recteur traça ces lignes fatales le lundi ; peu d'instants après qu'il les eut envoyées, il resta frappé d'une apoplexie foudroyante. Quoi plus ? à peine sa tombe fut-elle comblée, que l'on dut en ouvrir une autre ; car deux jours après, la servante alla rejoindre son maître, en expirant à peu près de la même manière.

Il est plus facile de s'imaginer que d'exprimer avec quelle émotion nous vîmes disparaître de la scène de ce monde ces deux ennemis de l'Oratoire ; tous ceux qui eurent connaissance du fait précédent et de leur mort instantanée, ne pouvaient s'empêcher d'y reconnaître la main de Dieu ; nous en étions tellement persuadés, qu'au lieu de nous séparer de D. Bosco et de l'Oratoire, notre amour n'en devint que plus inébranlable.

Défense ayant été faite à D. Bosco de réunir dorénavant les jeunes gens à St Pierre, il fallut, dans le courant de la semaine, s'occuper à chercher un autre poste ; mais malgré toutes les démarches, malgré toutes les investigations, rien ne s'offrit d'avantageux. Le dimanche suivant, comme plusieurs d'entre nous n'avaient pu être informés de la susdite défense, une foule de jeunes gens se portèrent à St Pierre, et trouvant la porte fermée, ils se jetèrent comme un torrent du côté de l'Ospidaletto, où habitait D. Bosco.

Son appartement, déjà très-étroit par lui-même, étant encombré d'une quantité de divers instruments, ne laissait aucun espace libre pour réunir tant de monde. Malgré la peine que dut en ressentir notre aimable Directeur, il sut la dissimuler suffisamment pour ne nous manifester que sa bonne humeur habituelle ; il tâchait même de nous réjouir en nous parlant des mille merveilles qu'il entrevoyait dans le lointain, touchant son futur

Oratoire, qui n'existait encore que dans son imagination et dans les décrets de la divine Providence.

Vu l'exiguité du local et l'impossibilité matérielle de nous installer à l'Ospidaletto, l'Oratoire, ambulant pendant deux mois, n'avait pas pour cela perdu beaucoup de ses charmes attractifs, car tout-à-coup devenus pèlerins, voici comment nous procédions. Les jours de fête, on se réunissait le matin de bonne heure chez D. Bosco, chacun étant pourvu des provisions de bouche pour toute la journée; à une heure déterminée, notre Chef nous faisait mettre en rang, et au signal donné, il nous conduisait soit à N. D. du Pilon soit à N. D. de la Campagne, tel jour au Mont des Capucins, tel autre à Soperga. Arrivés à destination, D. Bosco célébrait la sainte Messe, puis nous faisait une courte explication de l'Evangile, et le soir, après un peu de catéchisme, un cantique et une allocution, il nous menait promener dans des lieux où nous ne pouvions causer aucun dommage à personne. Quand le soleil commençait à s'effacer derrière les Alpes, il ordonnait le retour à la ville; là nous nous dispersions; chacun allait chez soi raconter les exploits de sa campagne.

Il semblait que cette position tant soit peu critique dût réduire à néant tous les projets d'Oratoire et dissoudre notre petit bataillon; mais ce contretemps au contraire servit à nous faire mieux connaître; nos rangs grossissaient par l'enrôlement de nouveaux camarades; nous étions dès-lors une légion qui semblait prête à combattre pour la gloire de Dieu. D. Bosco était heureux; il se sentait dédommagé de tant de fatigues et de tribulations.

L'hiver approchait néanmoins; nous touchions au mois de novembre, et la rigueur du temps nous interdisait déjà des courses aussi dangereuses; il importait donc de trouver dans la ville un endroit propice à nos réunions. D'accord avec M. le Docteur abbé Borelli, D. Bosco prit à louer trois chambres de la maison d'un certain D. Moretta, laquelle était située presque en face du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Nous y passâmes quatre mois un peu à l'étroit, il est vrai, mais cependant satisfaits de posséder un asile où nous pouvions nous recueillir, nous confesser, nous instruire, y prendre les récréations et fréquenter l'école du soir sous la conduite de nos deux sages gardiens, D. Bosco et D. Borelli.

Dans le courant de cet hiver-là il s'éleva quelques rumeurs désagréables au sujet de D. Bosco; si lui n'en éprouva aucune peine, elles nous causèrent une vive affliction. Quelques mauvaises langues de la ville le traitèrent de révolutionnaire, de fou, d'hérétique. Nous croyions que tous ces bruits n'avaient d'autre but que celui de nous éloigner d'un homme si vénérable et de nous faire battre en retraite, en un mot, d'en finir avec l'Oratoire. C'était peine inutile, car notre affection pour lui redoublait avec notre courage. Nous étions fiers de lui appartenir et de le suivre; notre cercle même s'élargissait de plus en plus. La foi avait pénétré dans nos âmes; si nous

n'étions pas des héros, nous voulions le devenir.

Le clergé de Turin, à son tour, s' alarma en quelque sorte de nos réunions; son argument méritait ici une place: « Cet Oratoire, disait-il, éloigne les jeunes gens de leur paroisse; dans quelque temps nous verrons nos églises désertes, et nul de nous ne connaîtra plus les enfants dont il doit rendre compte au Tribunal de Dieu; nécessairement cet état de choses ne peut plus durer; nous exigeons que D. Bosco cesse d'attirer les jeunes gens chez lui et qu'il les renvoie à leur paroisse. » Là-dessus, deux respectables prêtres vinrent lui parler dans ce sens-là.

« Les jeunes gens que je réunis, répondit Don Bosco, ne manquent nullement à leurs devoirs de paroissiens. — Pourquoi? — Parceque ce sont presque tous des étrangers venus à Turin pour y chercher des moyens d'existence. La plupart de ceux qui fréquentent l'Oratoire sont Savoyards, Suisses, Lombards; il y en a de la Vallée d'Aoste, de Bielle, de Novare, etc. — Ne pourriez-vous pas les envoyer à la paroisse où ils ont leur domicile? — Je ne la connais pas. — Et pourquoi ne pas vous la faire connaître? — Parceque c'est moralement impossible; l'éloignement des parents, la diversité des langages, l'incertitude du domicile de leurs patrons, l'exemple des compagnons plus ou moins attachés à l'Eglise et dont la fréquentation serait dangereuse, sont un empêchement insurmontable à ce qu'ils pratiquent les devoirs religieux. De plus, un grand nombre d'entre eux sont adultes: quelques uns ont déjà 15, 18 et 20 ans et sont tout à fait ignorants en matière de religion. Qui réussirait donc à les faire asseoir sur les bancs d'autres enfants de huit ou dix ans beaucoup plus instruits qu'eux? — Ne pourriez-vous les conduire vous-même à l'Eglise paroissiale et leur faire le catéchisme? — Je pourrais tout au plus me rendre dans une église, mais non dans toutes. Il y aurait moyen de remédier à cela si tous les curés voulaient prendre la peine de venir ou d'envoyer chercher ces garçons aux jours de fête et les mener dans leurs églises respectives, quoique ce succès me paraisse difficile à obtenir, beaucoup de ces jeunes gens venant à l'Oratoire attirés par le goût des récréations, des jeux, des promenades que nous faisons ensemble; D. Bosco aurait pu ajouter: *attirés surtout par les bons procédés que j'emploie à leur égard.* De cette façon ils assistent non-seulement au Catéchisme, mais aussi à toutes les pratiques de piété; en agissant autrement, ils n'iraient ni à leur curé ni à D. Bosco, ce qui compromettrait gravement le salut de leur âme. Pour éviter ce malheur, continua-t-il, je croirais très-utile que chaque paroisse eût un lieu déterminé où ces jeunes gens pourraient à leur aise se livrer à de paisibles récréations. — Cela n'est pas possible; nous n'avons aucun local disponible, bien s'en faut. — Alors? demanda D. Bosco? — Alors, pour le moment, conclurent les deux prêtres, faites comme vous jugerez à propos; de notre côté nous agissons pour le mieux des intérêts de Dieu. Peu de temps après, tous les curés de Turin se réunirent

en conseil pour délibérer sur l'utilité ou la désapprobation des Oratoires. Il y eut des pour et des contre, mais tout bien pesé, le verdict fut favorable. M. le Curé de Borgo Dora, D. Agostino Gattino, et M. Ponzati, curé de S^t Augustin, allèrent transmettre à D. Bosco la réponse conçue en ces termes : « MM. les curés de la ville de Turin, rassemblés en conférence, ont traité sur la nécessité des Oratoires. Les craintes et les espérances de part et d'autre ayant été mûrement réfléchies ; voyant l'impossibilité que chaque curé soit pourvu d'un Oratoire dans son église respective, ils encouragent M. l'abbé Bosco à continuer son Oeuvre, tant qu'une délibération contraire n'aura pas été prise. »

Que l'on nous permette, en passant, de faire une observation à ce sujet. Le curé de la paroisse est certainement obligé de donner l'instruction religieuse nécessaire à ceux dont il a la direction ; mais quand il sait que ce devoir est rempli dans tel ou tel autre endroit, il nous semble que ce serait imprudent d'y mettre obstacle. MM. les curés de Turin n'ont jamais commis une faute semblable parceque, de tout temps, ils ont cherché le plus grand bien de la jeunesse. Ainsi plusieurs prêtres ont favorisé la fréquentation des Oratoires non-seulement en recommandant aux pères et mères de famille d'y envoyer leurs enfants, mais surtout par des dons souvent répétés et des sacrifices qu'ils se sont imposés pour en fonder d'autres, comme nous aurons occasion de le faire connaître en temps opportun. En agissant ainsi, ils nous ont donné la douce consolation de voir les chers petits agneaux de leur paroisse bien gardés et préservés du loup ravisseur, grâce à la vigilance de nos maîtres et aux honnêtes amusements en usage chez nous. De son côté, Monseigneur l'Archevêque de Turin, homme d'un profond jugement et d'un excellent cœur, fut toujours généreux envers D. Bosco en l'honorant de son appui et de ses encouragements ; son exemple fut également imité par bon nombre de ses prêtres diocésains.

Revenons à notre histoire. Les choses allaient ainsi au printemps de l'année 1846, époque à laquelle l'Oratoire subit un nouveau changement. La plus grande partie de la maison Moretta était alors occupée par une foule de locataires qui, malgré la bonne opinion qu'ils avaient de l'œuvre de D. Bosco, n'en étaient pas moins sensibles au bruit que nous faisions pendant nos récréations, à ce va-et-vient de l'école du soir : et tous déclarèrent, d'un commun accord, être décidés à laisser la maison si ce tapage ne cessait pas. Cette menace obligea le bon prêtre Moretta d'avertir D. Bosco à se procurer un autre logement dans le plus bref délai possible. Il le fit pourtant avec quelque air de convenance, pour ne pas dire qu'il usa de son autorité de propriétaire, car il craignait sans doute de subir le même sort du Secrétaire, du Curé et de sa servante, dont la triste fin avait effrayé tous ceux qui auraient pu être malintentionnés à l'égard de D. Bosco ou de son Oratoire. Au prochain numéro, nos lecteurs nous verront transplantés au milieu d'un pré.

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne le peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Septembre.

- 4. Sainte Rose de Viterbo.
- 7. Patronage de la T. S. Vierge.
- 8. Nativité de Marie.
- 17. Stigmates de S. François d'Assise.
- 18. S. Joseph de Copertino.
- 21. S. Mathieu, apôtre et évangéliste.
- 24. Bienheureuse V. Marie de la Merci.
- 28. Fête des sept douleurs de Marie.

NOUVELLE PUBLICATION

PRINCIPES D'EDUCATION MORALE, CIVILE ET RELIGIEUSE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES

par l'Abbé

ROSSI

C'est un volume de 120 pages, qui se vend au prix de un fr., et que, moyennant un mandat sur la poste adressé à la Librairie Salésienne, rue Cottolengo, N° 32, Turin, l'on expédie *franco* en France et dans toute l'Europe.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1879 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul